

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 47

Artikel: Les Alpes vaudoises
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Sommaire du N^o du 22 novembre 1913 : Souscription pour les vigneron dans le besoin. — Les alpinistes (V. F.). — Les Alpes vaudoises. — Le pépin de Grégoire (Basset). — Au coteré tsi no z'anchian (Tso-Fauthi). — Français de Germanie. — Deux seulement. — Il y a 68 ans (Fair Miemac et Partachieren).

Souscription pour les vigneron dans le besoin.

Liste précédente	Fr. 120. —
Ed. S. E., Lausanne	» 5. —
Un Moudonnois	» 10. —
Total	Fr. 135. —

On souscrit chez M. E. Monnet, rue de la Louve, 1.

LES ALPINISTES

La section des Diablerets du Club alpin suisse a célébré, il y a huit jours, à Lausanne, le cinquantième de sa fondation. Forte, aujourd'hui, de 773 membres, elle n'en comptait au début qu'une dizaine. Elle ne semblait pas viable. A l'idée de sa création, le géologue Morlot n'avait-il pas jeté aux futurs clubistes ce seau d'eau glacée : « Comme je connais le terrain lausannois, c'est, selon mon avis, tout à fait inutile de vouloir faire une tentative dans votre sens. Parlez aux gens d'ici de missions, d'histoire biblique, de tables tournantes, de magnétisme animal, alors vous rencontrerez de la sympathie! » Pendant plusieurs années, la section des Diablerets ne fait que végéter. Mais aussi, on se faisait d'elle une idée assez fautive. « Dans la Suisse romande, lit-on dans un des premiers volumes de l'*Annuaire du Club alpin*, beaucoup de personnes la considèrent comme une association de grimpeurs téméraires, bonne tout au plus pour quelques écrivains, mais dont les parents prudents feront bien d'interdire l'entrée à leurs enfants. »

Les fondateurs de la section lausannoise étaient des professeurs, des médecins et des étudiants. Bien des années se passèrent avant qu'elle vit venir à elle des représentants des autres classes de la société. Aujourd'hui, elle s'est tout à fait démocratisée.

Par une tendance naturelle, nombre de ses membres se figurèrent assez longtemps être les seuls alpinistes dignes de ce nom. Ils oubliaient que, bien avant eux, les pâtres de nos montagnes, bovairons et chevriers, les chercheurs de simples et de cristaux, les chasseurs de chamois, les naturalistes, les explorateurs, les topographes pratiquaient l'alpinisme comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Aux yeux de beaucoup d'alpinistes aussi, c'est aux Anglais que nous devons la révélation de la beauté des hautes cimes et le goût pour les escalades, notamment dès 1865, année où le Cervin fut gravi pour la première fois, par Whymper. Sans rabaisser les mérites des Anglais, n'oublions pas qu'ils eurent parmi les Suisses des précurseurs un peu trop oubliés aujourd'hui. Eugène Ram-

bert, tout jeune homme encore, n'avait-il pas déjà posé le pied, vers 1850, sur la plupart des sommets de nos montagnes vaudoises, recueillant les premières données de ses *Alpes suisses*? Et Tœpffer, Tschudi, le doyen Bridel, le grand Haller, Saussure, n'avaient-ils pas décrit abondamment les splendeurs de la nature alpestre? En 1723, Scheuchzer publie des études sur les glaciers. Il avait été précédé lui-même dans ce domaine par J.-H. Hottinger (1706), J.-J. Wagner (1680), Matthieu Merian (1642), Rebmann (1606), Schœpf (1577), Josias Simler (1574), Campell (1572), Conrad Gessner (1555), Munster (1550), Stumpf (1548).

De ces explorateurs, Josias Simler et Conrad Gessner sont les plus célèbres.

Josias Simler, né à Cappel en 1530, a été l'un des pères de notre histoire nationale. Outre sa *République des Suisses*, il publia une bonne description du Valais, suivie d'un *Commentaire sur les Alpes*. Il avait parcouru une grande partie des Alpes du Valais et de la Savoie.

Conrad Gessner, le Plin de la Suisse, médecin et botaniste, fut appelé à la chaire de grec de l'Académie de Lausanne, en 1537; il l'occupait durant plusieurs années. C'était un infatigable coureur de montagnes. Les Alpes glaronnaises lui étaient particulièrement familières. Vers 1550, il fit l'ascension du Pilate en compagnie de son parent le peintre Jean Thomas et de deux amis : Pierre Haffner, architecte, et Pierre Boutin, pharmacien, d'Avignon. Le récit de cette escalade est contenu dans une lettre débordante d'enthousiasme, qu'il adressa à son ami Huber, premier médecin de la ville de Lucerne, et que le doyen Bridel a reproduite dans ses *Etrennes helvétiques*. En voici un passage bien caractéristique :

«... Les courses de montagne, faites avec des amis, procurent des jouissances de tout genre à chacun de nos sens, si du moins il n'y a dérangement ni la température ordinaire de l'air, ni dans l'état du corps et de l'esprit; car de pareilles promenades ne sont pas faites pour un homme malade ou d'une constitution débile. D'autre part, si l'âme est altérée, si elle n'a pas déposé toute inquiétude et toute passion, le corps n'est susceptible d'aucun plaisir. Mais donnez-moi un homme sain d'esprit et de corps, qui ait reçu une bonne éducation, qui ne soit pas accoutumé au repos, aux voluptés et aux délicatesses du luxe, surtout qui ait du goût pour étudier et pour admirer la nature, afin que par la contemplation de tant de merveilleux ouvrages de l'éternel ouvrier, qui sont comme entassés dans les montagnes, les jouissances de l'esprit soient en consonnance avec celles des sens, je lui demanderai quel genre de plaisir plus honnête, plus grand, plus parfait, il trouvera dans le reste de la nature. »

Une note pareille au milieu du XVI^e siècle! N'est-ce pas le cas de dire, alpinistes, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil?

Conrad Gessner et les naturalistes ses contemporains écrivaient en latin, malheureusement. Leurs écrits ne furent traduits que fort tard

dans la langue de tout le monde; ils n'en ont pas moins exercé une grande influence sur les savants qui leur ont succédé et, par eux, sur le grand public. Et c'est ainsi que, avant Whymper et Tyndall, avant le Club alpin, des milliers de touristes ont goûté les joies que donne la montagne à ceux qui l'aiment. Ces joies, ils les ressentaient d'autant plus vivement qu'elles leur coûtaient des efforts inconnus de nos jours. Ils n'avaient, pour se transporter au fond des vallées, au pied des glaciers, sur le Pilate ou le Gornergrat, aucun des moyens de locomotion dont la science, l'industrie et la spéculation nous ont si libéralement dotés. Quant à leur équipement, jusqu'il y a une quarantaine d'années, il était d'une simplicité qui eût fait sourire les jeunes alpinistes du XX^e siècle.

Mais, si le Club alpin n'a pas inventé l'alpinisme, il faut reconnaître qu'il l'a puissamment facilité par ses publications, par les excellentes cartes topographiques qu'il a dressées, par des sentiers et des refuges établis un peu partout, par des écoles de guides. Il a eu, par dessus tout, ce grand mérite de faire aimer de plus en plus nos montagnes. Sans être tous des grimpeurs de première force, ses membres vibrent du patriotisme le plus ardent.

On peut les classer en quelques types bien tranchés. Il y a les alpinistes par excellence, les alpinistes « complets », épris de poésie, enthousiastes autant que modestes; puis les « vappes », cherchant des chemins nouveaux, des rocs vierges, faisant de l'acrobatie; puis les Tartarin, qui se grisent du récit de leurs prouesses imaginaires; puis les touristes n'entreprenant plus que des ascensions de tout repos, des ascensions à la papa; enfin les alpinistes en retraite, auxquels la montagne sert une pension de souvenirs, et les alpinistes des « courses assises », c'est-à-dire ceux qui vont à la montagne uniquement pour les plaisirs de la table. Ces derniers sont proches parents des bons gens n'admirant les Alpes que vues de la plaine, comme celui qui adore l'extérieur des églises et l'intérieur des pintes. Mais quoi! il faut de tout pour faire un monde, et la section des Diablerets n'aurait pas pris son bel essor, si elle n'avait ouvert sa porte qu'à des docteurs et à des professeurs. V. F.

LES ALPES VAUDOISES

La section des Diablerets (Lausanne) du Club alpin, vient on l'a vu, de célébrer de façon à la fois solennelle et joyeuse son cinquantième anniversaire. Il y eut cérémonie à l'Aula du Palais du Rumine, banquet au Casino de Montbenon, promenade au Chalet-à-Gobet.

A l'Aula, trois discours fort intéressants ont été prononcés par M. Fæs, président de la section des Diablerets, par M. le professeur Maurice Lugeon, puis par M. Charles Burnier, municipal, à Lausanne. Ce dernier a parlé des Alpes vaudoises et de la littérature. Il a dit avec beaucoup d'élégance et de poésie des choses

charmantes et bien propres à réjouir le cœur de tout bon Vaudois, alpiniste ou non.

Rappelons quelques passages de ce discours :

Les Alpes et le Léman.

... Les Alpes vaudoises font partie des Alpes suisses, et je me garde de les en séparer. Elles s'en distinguent cependant, parce qu'elles sont essentiellement romandes. Comme notre peuple, comme notre canton, elles ont leur caractère spécial, leur couleur. Elles ne sont pas vertes comme la Gruyère pastorale, dorées comme les cimes valaisannes, blanches comme la Jungfrau : l'azur du Léman baigne leur pied et les enveloppe de son atmosphère caressante.

Leur magistrale ordonnance au bout du lac a quelque chose de classique. Je n'en tenterai pas une description après celle que Rambert a faite dans son discours d'ouverture de la 21^e fête annuelle du Club-Alpin suisse célébrée à Chesières, en 1885. Mais il me sera permis d'insister sur la pureté et la finesse de la ligne que découpe sur le ciel notre chaîne vaudoise, de la Dent de Morcles à la Becca d'Audon en passant par notre Muveran et nos chers Diablerets. Quel incomparable décor ! Quelle merveilleuse toile de fond ! La grâce s'y allie à la force. Il y a des spectacles plus grandioses ; je n'en connais pas de plus exactement mesuré, de plus délicatement proportionné ! Tout y est à l'échelle. Une harmonie se dégage de l'ensemble des détails, jamais heurtés. Il semble, en contemplant ce tableau, qu'on lise une page de Racine. La rude nature se fait humaine et douce ; la passion brûlante est revêtue de goût.

Et si nous portons nos regards plus au sud, de ce côté du lac qui n'est plus, mais qui fut nôtre, nous reconnaissons peut-être encore davantage le caractère classique, savoyard ou latin, dans la ligne inclinée vers le couchant des Alpes du Chablais. Là-bas, s'ouvre la brèche, que garde la glorieuse Genève et s'étend l'horizon. Là-bas, le Rhône se fraie un chemin jusqu'à la Provence, jusqu'à la mer romaine. Nous sommes Suisses, mais nous avons le droit de nous souvenir que c'est en remontant ce chemin que nous sommes venues notre langue, notre culture, notre façon de penser, notre manière de sentir :

Le ciel s'éclairait au couchant,

disait Juste Olivier ; et ce mot reste pour nous plein de sens divers.

C'est des bords occidentaux du Léman, vers le milieu de ce grand dix-huitième siècle qui, suivant l'expression de Michelet, reprit dans la nature même le *sentiment héroïque*, que fut poussé le premier rappel « sublime » :

Mon lac est le premier, c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle
La Liberté...

s'écriait Voltaire.

Et peu après Rousseau choisissait le cadre de Clarens pour la *Nouvelle Héloïse*. Du premier coup, notre paysage lémanique, sinon proprement nos Alpes vaudoises, entrait ainsi dans la littérature. Et, en même temps, il y revêtait, d'une part, la forme classique héroïque et, d'autre part, la forme romantique française.

Les Alpes et les poètes.

Pardonnez-moi, Messieurs et chers collègues, de vous poser une question peut-être impertinente : « Avez-vous jamais prêté attention aux paroles des chansons contenues dans notre *Chansonnier des Sections romandes* ? Les avez-vous simplement chantées pour rythmer votre marche, ou les avez-vous, par hasard, gravées dans vos cœurs ? » Certains maîtres de nos collèges les jugent indignes de servir à l'enseignement de leurs élèves ! Elles ne sont pas du « bon français » ; elles sont banales. Sainte-Beuve n'aurait point été de l'avis de ces puristes, lui qui parlait à Olivier de son « alpestre audace » et qui a si bien compris Monneron. Je m'appuie sur son autorité pour oser affirmer que dans presque toutes ces chansons qui exaltent la montagne, la liberté, l'héroïsme, la patrie, il y a une riche et profonde poésie, qui n'est pas de la poésie proprement française, je le veux bien, mais qui, pour nous, est mieux que cela.

Tâchez, un instant, d'évoquer dans les quatre murs de cette salle un des grands paysages qui vous sont familiers. Transportez-vous, par la pensée, sur un sommet péniblement conquis. Figu-

rez-vous, à vos pieds, des précipices immenses et tout autour de vous, un panorama de neige et de glace. Savourez la joie de la difficulté vaincue, le bonheur de vivre dans la plénitude de votre force physique, et vous sentirez alors ce que nos poètes chansonniers ont voulu exprimer, et ce qu'ils ont exprimé, en effet. Ecoutez Rambert :

Salut, glaciers sublimes, vous qui touchez aux cieux,
Nous gravissons vos cimes avec un cœur joyeux.
La neige se colore, l'air est pur, l'air est frais,
Allons chercher l'aurore sur les plus hauts sommets.

Ecoutez Steinlen :

Quand s'amassent les nuages
Au pied de nos grands monts neigeux,
Quand frémissent les orages
Sur leurs flancs, leurs bois sauvages...
Le sommet seul est radieux,
Tranquille et contemplant les cieux.

Vraiment, et dût la nouvelle génération me traiter de Bébétien, je trouve dans cette aspiration aux sommets plus d'idéal, plus de poésie, plus de beauté que dans ces œuvres d'un art soi-disant plus raffiné. J'ai fait, d'ailleurs, sur ce point, une expérience qui m'a montré que même des étrangers sont capables de goûter le charme de ces chansons alpestres, indépendamment de la musique qui relève leur mérite, ou qui le gâte, suivant le point de vue. J'ai lu, devant les auditeurs d'un des cours de vacances de notre Université, presque tout notre chansonnier du Club-Alpin, et ils ont applaudi nos chers poètes... beaucoup plus chaleureusement que vous. Quelques-uns de ces auditeurs, parmi lesquels des Français, sont même venus, après la conférence, me dire que cette poésie avait été une révélation pour eux.

Mais il y a mieux : Dans un ouvrage consacré à ces beaux bataillons de chasseurs alpins qui montent la garde sur la frontière des Alpes, j'ai noté avec autant de surprise que de plaisir, que les chants patriotiques par lesquels ces braves s'entraînent ou charment les loisirs de leurs haltes sur les cols élevés, ne sont pas autre chose que nos chansons de la Suisse romande.

Nos poètes sont donc connus, appréciés, aimés comme les seuls et véritables chantres de la montagne. Leurs œuvres ont passé nos frontières et ont conquis la chaîne des Alpes partout où l'on y parle français. C'est par vous, Messieurs et chers collègues, que s'est opérée cette tradition purement orale, car les livres n'y ont certainement pas contribué. Dans vos courses, sans le savoir peut-être, vous avez été les missionnaires de notre lyrisme.

Nous saisissons ici un exemple rare et caractéristique d'une poésie vivante qui se propage et s'épanouit dans un milieu propice, s'y nationalise de plein droit.

Voilà qui étonnerait peut-être ce jeune poète néo-helvétique qui affecte de mépriser Rambert et Olivier et s'échauffe, par contre, pour les Krieglischer, légèrement périmés, du xv^e et du xvii^e siècle. Sans doute n'est-il jamais allé à la montagne vaudoise.

S'il y était monté une fois, il aurait compris la concordance qu'il y a entre elle et les poètes qui l'ont chantée. L'adaptation est parfaite. C'est bien le « génie caché » découvert par Juste Olivier, qui a dicté ces strophes naïves, populaires, primitives qui ont gardé toute leur fraîcheur. Quoi qu'on puisse y objecter, elles ont répondu et répondent encore à des impressions vécues, à des sentiments profonds. Leur adoption par les chasseurs alpins français témoigne en leur faveur beaucoup plus que ne pourrait le faire le suffrage des petits, cénacles et des académies.

... Les Alpes vaudoises ont été le terrain d'élection de ces poètes : Gryon le haut village, Pont-de-Nant, les Ormonts, Anzeindaz, Taveyannaz, vous êtes, pour nous, des lieux sacrés. Les syllabes chantantes de vos noms bien romands sonnent à nos oreilles avec des inflexions qui nous sont particulièrement chères. Vous n'êtes pas couronnés de gloire, mais vous êtes chéris, comme l'image même de la patrie. Vous nous reliez à la Suisse, « terre des monts » ; vous nous avez enseigné que ce pays peut encore grandir, « mais du côté du ciel ». Vous nous avez appris à « vivre de notre vie ». « Assez longtemps esclaves », nous sommes maintenant, ou nous devrions être libérés de tous les jougs... y compris celui du Dictionnaire de l'Académie française...

Le pépin de Grégoire.

Dans un broc qui, pour l'ordinaire,
A Grégoire servait de verre,
Une souris un jour tomba
Et se noya, la chose est claire.
L'ivrogne, en buvant, la goba ;
Mais en traversant l'œsophage,
Elle fit sentir son passage,
Et Grégoire en toussant dit : Hein,
Ma petite femme, ma mie,
Mettez en perce, je vous prie,
Un nouveau tonneau, car ce vin
Est arrivé près de sa lie,
Je viens d'avaler un pépin.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN.) BASSET.

AU COTERD TSI NO Z'ANCHIAN

(Patois du Pays-d'Enhaut.)

Monchu,

Vo foudri ouèrè ou'n' anchiana tanta dou Pays
d'amont raccontà chi j'affèrè, cheri autrè
tiè chi troublon rêtsaudà tant bun que
mau. Mâ l'è odzu dunche et tot chein d'adi la
veretà, crai dé bou...

— Vo vo chovigné prau dé cha comète, tiè
duyai, lei a on per d'ans, on dechando dou may
d'otobre, fèrè à phacà dé veri la terra et fre-
cachà tot chein tiè lei à déchu. Prau dé dzein
ne n'an j'au lo chothâ-grai et dan pâ pu thouré
lé jus dein la né dou devandro aou dechando.
Apri goûtà, aou coterd chu la louya dé nouthra
tanta, mé bouto à lei dré : « Et pu, cha comète,
l'à te grâvâ po medzi, ouhe ? »

— Oh, chu toparai chadaitè déiant bairé mon
câfé ; aprî tot chein qu'on à pu dghiré chu lé
papei...!!

A houet' auré, todzo run dé comète ! Conto
tiè chi que d'uncotzant chun, l'an retardayé...
Et pu ! che duyai badi aouai la caouah ; on châ
tot chein que d'è... Mé mouji qu'on paou allâ
bairé chi câfé. Toparri, chon vai chadi otîé dî
derrai Cray, on paou todzo ché touardro daou
couthé daou Pichot.

Cray dé n'a becca et lo Pichot la gouardzé dé
la Tourneresse.

— Monchu lo menichtro di Rodzement déchai
jau fèrè, on faouri, la vejité à l'écoula di la Man-
dré. Quand furan fournai aouai la dictée et la
jographie, vau ouaiti achebun iô lé boubo n'ein
chan dou « Piquantédiu ».

— Eh, lo diablo, chon ne n'à récordâ on pai
dé tot l'unver, lei repond lo pouro rézdein tiè
lei répeinché por lo prémi coup dé l'an. Epai tiè
lé dzouno chan run mé tiè lo Piquantédiu dé-
chai lo catéchime que coumethiyé ein dejeint :
« Depuis quand est Dieu ? »

Por fournai, vo deri ou'n' hichtoiré, arruâyé à
dué pouro tatipotze, dein on dé chi càro, iô on
vai nion dé tot l'an. Ora chi, l'è pâ ouaiti, pa pi
odzu !

Lo Djian Bréné d'aouai batchî et aprî lo
« Allâ-j'en paix », lo menichtro lei de :

— Et bun, mon bravo, vù topari vo j'allâ
trô on coup ; dedzau, che chein vo vâ.

— Ma fenna cheri grô ben' aije, che vo je n'an
la caradzo ; mâ vénidé po goûtâ, dé lun et lei à
di pouté tserrière. Dé bun lo prémi coup, dî
que chu nô lé, qu'on lei verri quaquon d'é-
trandzé.

Toté la chenâné d'an veri et rêveri chein, l'è
pouro Bréné.

— Mâ dité-vai ; monchu lo menichtro !

Déchai on goûtâ dé mariadzo, aou bun d'ein-
tèrreïn : tiè chouarta dé tsair (adi toté dou
pur), dé la tsambetta, dou bâcon, dé la chau-
chech' au fedse... toté la couarna, lo therto et lo
courti lei pachâvan. Lei aouai bun por on chy-
node et na pâ por on menichtro cholet.